

Spartacus Chetwynd

Interview Villa Arson 19 février 2008

Claire Bernstein : Pouvez-vous nous expliquer pourquoi vous avez adopté le prénom Spartacus ?

Spartacus Chetwynd : Le nom Spartacus fait référence à une révolte des esclaves contre Rome aux alentours je crois de l'an 17 av JC, et c'est à cause du travail qu'il a fait en formant un groupe de gens extrêmement solidaires. Et puis finalement il a échoué quand il a été crucifié, et je m'identifie à lui.

CB : Dans son article pour le magazine *Frieze* en mai 2007, Tom Morton parle de votre « *engagement absolu envers le chimérique et le loufoque* ». Pouvez-vous commenter cette phrase de lui : « *Dans l'art de Chetwynd il s'agit avant tout de pousser des pensées futiles jusqu'à leurs conséquences extrêmes* » ?

SC : « *Chimérique* » me va, cela évoque Don Quichotte et sa bataille contre les moulins à vent, son attirance pour ce que l'idiotie peut comporter d'excessivement romantique. Je peux comprendre cette évocation, et le reste de la phrase est trop long....

CB : « *Dans l'art de Chetwynd il s'agit avant tout de pousser des pensées futiles jusqu'à leurs conséquences extrêmes* ». Que pensez-vous de ces « *pensées futiles* » ?

SC : Je ne sais pas. J'essaie d'y réfléchir, je crois que cela veut dire que l'on autorise sa propre imagination à s'exprimer. Je pense que ça me convient.

CB : Pouvez-vous nous parler de la troupe avec laquelle vous travaillez ? Qui sont-ils, comment votre collaboration a-t-elle débuté, et qui a les idées ?!

SC : La troupe est un groupe de personnes avec qui j'ai travaillé ces dernières dix, quinze années ; et voici deux d'entre elles, Shwooky, Martina Shwooka qui est une

artiste à part entière, et voici Gaby, qui n'a plus besoin d'être présentée. Ce sont tous des gens que j'ai rencontrés normalement à travers la danse, ou le monde de l'art, l'école d'art. Je leur ai demandé de réaliser un projet et ça leur a vraiment plu, et donc ils ont continué avec les projets suivants. Et quelques personnes étaient des spectateurs à qui j'ai demandé de nous rejoindre, donc cela a évolué de manière très organique.

CB : Est-ce que vous vous sentez plus proche du théâtre, et du monde du spectacle vivant, ou des performances historiquement liées aux arts visuels ?

SC : Hmmmm... Je me sens plus proche du monde du théâtre, et probablement d'un théâtre ancien, médiéval, et des premières pièces chrétiennes quand la culture classique avait moins d'influence, quand les pièces Romaines et Grecques n'étaient pas...mais que l'église mettait en scène des pièces de théâtre que l'on peut appeler morales.

CB : Vous avez étudié l'anthropologie. Trouvez-vous une inspiration dans les traditions locales et les rituels de société - comme les carnivals -, païens ou religieux ? Ces traditions et rituels influent-ils sur vos performances ?

SC : Je connais exactement la réponse à cette question. La plus grande influence que je puisse citer est le cinéaste français ethnologue Jean Rouch, et un film bien précis que j'ai vu quand j'avais 19 ans, appelé *Le maître fou*, que je prononce sans doute mal, mais c'est un prêtre fou. C'est incroyable, il s'agit d'un groupe d'hommes qui mettent en scène leur propre rituel, et j'ai pris la chose de manière littérale et j'ai commencé à faire des performances après avoir vu ce film.

CB : Dans votre interview pour la Tate Modern vous appelez vos performances du « *grabuge en bouteille* ». Que voulez-vous dire par là ?

SC : Hmmmm... Le « *grabuge en bouteille* » fait référence aux Marx Brothers, et c'est un peu l'idée de quand on regarde un film des Marx Brothers et qu'ils sont vraiment irrévérencieux à l'encontre de tout ce qui est officiel. Ils jaillissent comme s'ils avaient été enfermés dans une bouteille et qu'on avait ouvert et débouché la bouteille, et ils courent dans toute la pièce en faisant de la gymnastique et en causant un indescriptible grabuge ; et je pensais que dans le monde de l'art tout devient un produit, tout ce que l'on fait même s'il s'agit d'un geste, comme le saut dans le vide de Yves Klein, tout est devenu produit. Et donc mes performances sont aussi du « *grabuge en bouteille* » parce qu'elles sont devenues un produit, parce qu'elles participent du monde de l'art.

CB : Qu'attendez vous du spectateur ? Quelles réactions, ou quelles interactions, souhaitez vous provoquer ?

SC : Il ne s'agit pas vraiment de provoquer, provoquer est peut-être un mot trop fort ; mais je voudrais que le public se sente autant une partie de la performance

que ceux qui la font, de manière à ce qu'il n'y ait pas d'écart entre le spectacle et le spectateur.

CB : Comment savez-vous qu'une performance a été réussie ? Quand est-ce qu'elle est un fiasco ?

SC : Je sais qu'une performance est réussie quand personne ne s'est fait mal de toute la soirée, et que tout le monde s'est vraiment bien amusé.

CB : Historiquement, on considère souvent que la performance est issue de mouvements tels que le futurisme ou le dadaïsme. C'étaient des mouvements artistiques extrêmement provocateurs, qui prenaient pour cible les valeurs conservatrices et bourgeoises. Est-ce que vous pensez qu'aujourd'hui on peut encore provoquer le public de la même manière, et créer un scandale dans le contexte d'une exposition ? Vous sentez-vous concernée par ce problème ? En d'autres termes, notre société est-elle également conservatrice ? Est-ce que le public a toujours besoin qu'on le maltraite ?

SC : C'est une longue phrase ! Je comprends la question. Je dirais que j'ai une croyance ferme et positive en la manière dont fonctionne la nature humaine, dont fonctionnent les codes. Je crois vraiment que même s'il y a une couche supérieure officielle, en-dessous il y a quelque chose, une contre culture, qui se fait jour, et que c'est un processus qui se répètera éternellement. Donc même si cela s'est déjà produit cela se reproduira, et il ne faut pas perdre foi. Il y aura toujours quelque chose d'intéressant et de rebelle et d'irrévérencieux qui se fera jour, même quand ... cela continuera de changer éternellement. Et en réponse à cette question, il y aura une provocation indispensable pour secouer un ordre établi tout aussi indispensable, toujours. Ce sera amusant.

CB : Est-ce que cela vous arrive de vous resservir d'un décor, ou de parties d'un décor ? Que faites-vous habituellement quand vous avez fini, vous le jetez ?

SC : Hmm... question difficile. J'aimerais beaucoup jeter ces deux là ! J'aimerais beaucoup les mettre à la poubelle. Mais je me sens un peu responsable, et je pense que je ré-utiliserai les costumes et les décors aussi longtemps que cela a un sens de refaire la performance. Sinon on pourrait les brûler.

CB : Autrement dit vous ne vous en resserved que si vous refaites la même performance. Et trouvez-vous cela intéressant, ou pertinent, d'exposer les reliques d'une performance ? C'est le thème de cette exposition.

SC : Montrer les reliques, comme pour cette exposition ?

CB : Oui.

SC : Piégeux. Pertinent est un grand mot. Cela dépend pertinent par rapport à quoi. Peut-être que c'est vraiment important d'exposer les accessoires et les costumes issus d'un moment vivant, parce qu'au cours de ce moment, seulement dix, ou peut-être cinquante personnes, ont pu voir la performance. Et ensuite vous pensez que vous les avez inclus, que tout le monde a pu la voir et que cela a été vraiment amusant, mais en fait, beaucoup de gens en entendent parler par la suite et se sentent vraiment exclus. Et donc s'ils peuvent voir les costumes et les décors, parfois c'est une bonne manière de les inclure dans ce moment qu'ils n'ont pas pu voir.

CB : Est-ce que cela vous frustrer de ne pas avoir pu réaliser une vraie performance dans le cadre de cette exposition ? Je veux dire, n'est-ce pas ce que vous faites d'ordinaire ?? Mettre en scène une performance ?

SC : Je ne me sens pas frustrée, je me sens très satisfaite et heureuse que l'on me donne l'occasion d'exposer ce qui semblerait être du rebut dans une exposition permanente, dans une exposition artistique sérieuse. Quant aux performances je pense qu'elles sont plutôt destinées à une culture de rue ou aux night clubs. Et en fait c'est très difficile de faire des performances dans des grands musées, et des galeries.

CB : Et donc qu'aimeriez-vous transmettre par votre intervention ici à la Villa Arson, dans le contexte particulier de cette exposition ?

SC : Qu'est ce que je veux retirer de l'intervention ?

CB : Oui, puisque vous n'allez pas faire de performance, et que vous allez simplement exposer des objets qui d'habitude ne sont pas montrés ensuite, que pensez-vous pouvoir transmettre ainsi, y a-t-il quelque chose que vous ne pouvez pas transmettre lors des performances elles-mêmes ?

SC : Oui, j'ai compris. Alors, une impression du moment qui s'est déroulé pendant la performance.